

leurs œuvres théâtrales Shakspeare ait écrit des sonnets, Corneille et Racine de pieux cantiques, Göthe son *Divan*, Schiller des ballades : il n'en est pas moins certain qu'il y a une sorte d'incompatibilité naturelle entre l'auteur qui nous communique ses impressions vraies et l'écrivain qui, en employant des personnages fictifs, cherche par leur entremise à provoquer notre rire ou nos larmes.

Quoi qu'il en soit, Hugo, de tout temps, aspira aux triomphes si flatteurs de la scène. A quatorze ans, par un passe-temps cher aux écoliers d'autrefois (ceux d'à présent ont des visées plus pratiques), il bâtissait une tragédie classique sous le titre ronflant d'*Irtamène*, dont on nous a conservé le plan. Beaucoup plus tard, en février 1828, à l'Odéon, en collaboration avec son beau-frère Paul Foucher qui signa seul, il donna un mélodrame, *Amy Robsart*, tiré du *Château de Kenilworth* de Walter Scott. Ce fut pour lui l'occasion de faire de bonne heure l'apprentissage des sifflets du parterre, et d'un parterre d'étudiants encore ! Il se releva dans l'estime du public par son drame de *Cromwell*, imprimé dès 1827, dont la préface est demeurée célèbre, et qui était destiné à servir de preuve à ses théories artistiques. Ces théories pouvaient se résumer dans des formules passablement absolues : « Tout ce qui est dans la nature doit être dans l'art ; le drame résulte de la combinaison du sublime et du grotesque et il est l'unique expression de l'époque moderne. » Non seulement le romantisme prochain, mais le réalisme et le naturalisme futurs étaient là en germe. Jamais Hugo n'eut l'espérance de voir jouer son *Cromwell* ; les proportions énormes qu'il y avait données à l'action s'y opposaient complètement : dans ces derniers temps, il a cependant parlé de l'abrégé pour le faire représenter. C'était du moins une étude historique assez exacte, très facilement rimée, où la grande figure du protecteur de l'Angleterre était mise en un jour singulièrement différent de celui sous lequel Bossuet l'avait montré dans son immortelle *Oraison funèbre d'Henriette de France*. Les unités de temps et de lieu n'y étaient point observées ; le laid et le beau, le sérieux et le comique y étaient mélangés suivant les préceptes de l'école nouvelle. Les tirades enflammées de Milton et des chefs puritains y alternaient avec les madrigaux quintessenciés de Rochester et avec